

Discours de Philippe Mettens,

Bourgmestre de Flobecq,

à l'occasion des cérémonies de commémoration de l'Armistice du 11 novembre

1914

Flobecq – 11 novembre 2018

11 novembre 1918, l'Armistice est signé à 5 h 15. Le ciel est couvert. Au petit matin, les brumes et brouillards sont épais. Il fait froid, on constate quelques gelées blanches.

Cette signature marque la fin des combats de la Première Guerre mondiale, la victoire des Alliés et, disait-on à l'époque, « la défaite totale de l'Allemagne ».

A cet instant, il ne s'agissait pas d'une capitulation au sens propre. Le cessez-le-feu ne sera effectif qu'à 11 heures entraînant dans l'ensemble de la France, de la Belgique et de bien des contrées endeuillées, des volées de cloches et des sonneries de clairons. La guerre était finie, elle aura fait, pour l'ensemble des belligérants, plus de 18 millions six cent mille morts, d'invalides et de mutilés, dont 8 millions de civils. Nous l'avons rappelé.

Les Généraux allemands et alliés se sont réunis dans un wagon-restaurant aménagé provenant du train d'état-major du Maréchal Foch, dans la clairière de Rethondes, en forêt de Compiègne. Tout sera accompli par le biais d'une simple signature. Comme un jeu. Il aura en effet suffi d'une série de signatures au bas d'un document pour que les massacres cessent. Immédiatement. Il aura suffi que des hommes décident pour que tout se déclenche et que les mêmes acceptent de s'entendre pour que la paix advienne.

Rappelez-vous de ce pauvre Fernand Labeau, le flobecquois. S'il avait pu compter sur cette bonne volonté légèrement anticipée, il ne serait pas mort, frappé 5 jours à peine avant cette toute petite signature. Quelle ironie. Des centaines succombèrent encore jusqu'à ce que le maillet tombe. Stop. Mais cet ainsi. D'aucuns ont voulu la Guerre, les mêmes ont souhaité la paix et entre-temps des millions d'êtres humains ont connu la mort.

Plus tard, le 28 juin 1919, à Versailles, sera signé le Traité de paix qui mettra réellement fin à l'état de guerre. Chacun le sait, cette guerre qui s'achevait devait être la dernière : la « der des ders ». Elle semblait à l'époque avoir livré un lot suffisant d'horreurs pour en dispenser l'Humanité à jamais. On sait aussi qu'il n'en fut rien puisque bientôt vint la « seconde ». Elle offrit aux survivants de la Première, l'occasion de vivre à nouveau le chaos, la faim, la peur et la mort.

On l'oublie souvent tant le récit historique est cloisonné mais les survivants des tranchées, sortis par miracle du cauchemar à 20 ans, connurent à moins de 40, la même absurdité. Quel destin ! Vivre deux conflits mondiaux au cours d'une même vie. D'une unique vie.

L'Humanité marche lentement. Elle est comme ces tardigrades, animaux étranges et minuscules qui avancent patauds, sur 8 petites pattes griffues. Elle avance lentement sans se retourner. Elle progresse, certes, mais où va-t-elle ? Ou les Hommes vont-ils ? Quelle est cette force indicible qui les poussent vers le chaos ? Toujours. Car nous le savons, les conflits armés se poursuivent aujourd'hui un peu partout sur la planète. Ils n'ont jamais cessé depuis la Première et la seconde. Il en existe d'interminables listes. Pourtant, si elle était « seconde », elle ne devait pas être « deuxième ».

Ces conflits sont, pour la plupart, mus par des intérêts financiers et s'expriment sur des théâtres éloignés de nos consciences. Parfois ils se rappellent à nous comme aujourd'hui alors que l'on voit arriver de pauvres gens, hommes, femmes et enfants blottis sous des couvertures, traverser les océans et chercher refuges en nos contrées. Ils sont « migrants » dit-on un peu comme si, d'emblée, on voulait éviter l'hypothèse qu'ils trouvent ici refuge. Qu'ils s'arrêtent, en nos riches contrées, protégées. Ils espèrent pourtant la paix, simplement. Ils voient, eux aussi leur génération sacrifiée. Ils ont le sentiment d'être nés au mauvais endroit et au mauvais moment.

Nous, souvent, nous les regardons tantôt avec mépris, tantôt avec la peur au ventre. Ils nous ramènent à notre pauvre condition d'êtres humains, de tardigrades. On veut oublier que nos grands-parents et arrières grands parents ont vécu la même chose, qu'ils ont dû fuir pour sauver leur vie, tout pétris, eux-aussi, du sentiment d'être nés, ici, au mauvais endroit et au mauvais moment.

Mais on n'a pourtant qu'une vie. Une seule. Il faut la préserver et préserver la sienne ne suffit pas. Il faut aussi protéger celles des autres pour que le monde et les Hommes puissent continuer à progresser. Même lentement.

Mais il nous faut garder l'espoir. Si nous avons toujours vu, au cours de l'histoire, des Hommes exprimer par la guerre, leurs envies de pouvoir et d'argent ; par la négation des valeurs essentielles de l'Humanité, il s'en est vu d'autres qui ont résisté. Des résistants, il y en eu, certes, durant toutes les guerres mais aussi en dehors. Leurs actions sont a priori moins empreintes de bravoure mais elles sont bien plus importantes, car elles sont préventives. La paix et le progrès social sont des combats permanents. Il s'est ainsi toujours vu des hommes qui ont voué leur vie à promouvoir et renforcer la liberté, la démocratie, la solidarité, la protection sociale, comme des évidences.

Il y eu et demeurent qui pensent qu'où qu'elle soit, la misère est inacceptable. Que ce n'est pas parce qu'elle échappe à nos regards éblouis par les lueurs blafardes de nos écrans de télévision et de smartphone, qu'elle n'existe pas. Qu'il est fondamentalement indécent qu'elle ne nous empêche pas de dormir.

Ces femmes et ces hommes existent. Ici et ailleurs. Hier, aujourd'hui et demain. Ils sont enseignants, chercheurs, soignants. Ils construisent, ils imaginent un monde meilleur, ils agissent. Ils sont artistes, ils créent et donnent une profondeur, une consistance à nos vies. Ils vont. Ils nous font échapper à notre destin de tardigrades. Ils vont vers le meilleur. Mais le chemin est long. Et la tâche immense. Elle est enthousiasmante aussi. Elle est une lumière sur notre chemin, qui nous accompagne.

En ce jour maussade de commémoration, il nous faut donc retenir que si l'Homme est capable du pire comme du meilleur, il faut convenir que son talent destructeur fut tout autant exprimé que sa capacité de création et sa grandeur. Notre espoir est que cette seconde voie soit désormais uniquement empruntée. Car c'est seulement ainsi que ces cérémonies que nous perpétons depuis un siècle auront un sens et nous permettront d'avancer vers le meilleur, pour nous, nos enfants, nos petits-enfants et la fragile planète qui nous héberge pour un temps si court.

Que ces cérémonies qui se tiennent aujourd'hui un peu partout dans le monde, marque la fin d'une ère et le début d'une autre.

Je vous remercie de votre attention.

Le 18 novembre 2018,

Philippe Mettens,
Bourgmestre de Flobecq